Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 72 (1943)

Heft: 10

Buchbesprechung: Louis Bornet et le patois de la Gruyère

Autor: Brodard, A.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mlle Descœudres nous ont entretenus des arriérés. Ce sont les écoliers de ces institutions, si nécessaires dans un monde où l'hérédité, le milieu social, la constitution physique entravent le développement normal d'un nombre respectable d'enfants. Il s'agit de déceler tout d'abord les vrais des faux arriérés. Ces derniers arrivent, par un traitement approprié et les bienfaits de l'enseignement individuel, à reprendre rang, après une adaptation quelquefois assez courte, dans une classe ordinaire.

M. Laravoire, directeur du Service d'observation des écoles de Genève, nous apprit, au cours d'un entretien, avec quelle aisance les parents consentaient maintenant à envoyer leurs enfants à l'Ecole spéciale. Agir avec tact, placer ces institutions sous le signe du travail joyeux, développer la confiance en soi sont les moyens efficaces qui assurèrent leur réussite.

Le travail social intense qui s'accomplit à Genève a beaucoup édifié les participants. Comme les petits élèves de Mlle Descœudres et de Mlle Audemars, nous avons travaillé dans une atmosphère sereine, propre à aviver le sens de nos responsabilités sociales. J. Remy.

Louis Bornet et le patois de la Gruyère

Sous ce titre, M. Jean Humbert a publié, en deux gros volumes, la thèse qui lui valut son titre de docteur de l'Université de Fribourg. *(Louis Bornet, 1818-1880, et le patois de la Gruyère*, 2 tomes, illustrations d'Eugène Reichlen. Editions du Comté, Bulle.)

En disant deux gros volumes, mon intention n'est pas de rebuter le lecteur ; qu'il soit sans crainte, il fera comme moi, il sera pris par le sujet, il ira jusqu'au bout. Rien de plus distrayant, de plus instructif, en effet, que la thèse de M. Humbert. A lui seul, le titre fait bien augurer du contenu de l'ouvrage. Tous les amis de la Gruyère, de son patois, de son passé, de ses valeurs, tous les Fribourgeois saluent avec joie l'étude consacrée à un homme bien mal connu et à un idiome bien souvent et bien injustement décrié. Les deux volumes se présentent d'ailleurs, grâce au travail artistique des Editions du Comté, sous un aspect des plus soignés, tant par la qualité du papier que par la netteté de l'impression. Le peintre Eugène Reichlen, comme autrefois son oncle Joseph Reichlen, a mis son talent au service du patois.

La partie biographique est la plus succincte. La vie de Bornet ne présente, en effet, aucun événement remarquable. Né à La Tour-de-Trême, patrie de Nicolas Chenaux et de Sciobéret, il étudia au collège de Fribourg et s'exila ensuite à Breslau, puis à Cracovie, d'où notre précepteur-poète dut s'enfuir précipitamment, poursuivi à la fois par les Autrichiens et les Cosaques. A l'exil de Sibérie, il préféra la terre de sa patrie qu'il ne retrouva qu'au prix de grandes difficultés. Il apprit à ses dépens que tout idéal n'est pas bon à servir. Bornet a raconté ses aventures de voyage dans son *Trajet de Breslau à Cracovie* dont M. Humbert nous donne de savoureux extraits. Après son retour, Bornet enseigna quelques années à Fri-

bourg, qu'il quitta au moment de la chute du régime radical dont il partageait les idées. Il gagna les montagnes neuchâteloises, dirigea l'Ecole industrielle du Locle, puis se dépensa durant seize ans comme directeur de l'Ecole industrielle de La Chaux-de-Fonds qu'il réorganisa. Il mourut dans cette ville en 1880.

Le nom de Bornet s'est transmis jusqu'à nous par son œuvre patoise. Ses pages françaises sont tombées dans l'oubli. C'est la langue de son enfance qui lui valut quelque renom dans la littérature fribourgeoise. Avec elle, il se sent à l'aise, elle donne à ses écrits la fraîcheur des torrents de la montagne. *Penévaoula*, le *Corbé* et le *Rena* et surtout les *Tzévreis* qu'il écrivit à 23 ans, pour ne citer que ceux-là, sont de petits chefs-d'œuvre. Toute l'œuvre patoise du poète est contenue en appendice dans le deuxième volume. Son étude, et par elle, celle du gruérien, constitue la partie la plus importante de l'ouvrage de M. Humbert. Et certes, le patois mérite mieux que les calomnies qu'on lui a parfois trop généreusement jetées à la figure. En nous penchant sur lui, « nous y trouvons l'homme de chez nous dans sa plénitude, avec ses désirs et ses besoins, ses joies et ses peines, ses deuils, sa tristesse, sa poésie. Nous y retrouvons nos pères. En regardant bien, nous nous y trouvons nous-mêmes, puisque nous sommes taillés dans l'étoffe du passé et que nous portons en nous l'âme de nos ancêtres ». (A. Piaget, cité par l'auteur, p. 282.) Avec l'œuvre de Bornet, nous pénétrons en plein dans ce patois si riche et si longtemps méconnu et traqué par des gens certes bien intentionnés, mais qui le rendaient responsable de toutes les faiblesses de notre français fribourgeois. M. Humbert a condensé dans un chapitre tout ce qui a été fait jusqu'ici en sa faveur, les luttes aussi dont il a été l'objet et qui débutèrent en 1841, lors de la publication des *Tzévreis* qui valut à Bornet les réprimandes d'Hubert Charles de Riaz, en ce temps-là conseiller d'Etat, qui patronnait les jeunes écrivains de l'époque, leur citant en exemple Delille, « un des poètes les plus harmonieux de la langue française » ! On ne peut que féliciter Bornet d'avoir suivi son chemin. L'historien Alexandre Daguet se fit le défenseur du patois en des pages aussi vigoureuses que pittoresques : « Votre français est beau, superbe. Il monte un admirable coursier, fringant, bien peigné, chevaleresque, haut panaché, piaffant à voir. Mais notre petit patois simplet, qui va pédestrement le sentier du village, s'assied sous l'érable avec les malins vieillards et les rieuses jeunes filles, monte en sifflant avec le pâtre les flancs sinueux de la colline boisée, et chante un liauba triste et doux qui fait mourir d'amour ! Votre français n'a fait mourir personne. »

Le patois est sorti vainqueur d'une lutte de près d'un siècle. Ces querelles, toujours renaissantes, souvent suscitées, il faut le dire, par l'école fribourgeoise qui voyait en lui une entrave au progrès des élèves, sont aujourd'hui éteintes, mais il est piquant de

constater que des hommes, devenus plus tard des patoisants distingués comme Tobi di j'élyudzo aient pu, dans les colonnes de ce même *Bulletin*, dresser un réquisitoire contre la langue gruérienne. Curieux et surprenant témoignage, dit M. Humbert. On ne peut que partager cette appréciation en se demandant si c'était là simple obéissance à un mot d'ordre ou résultat de convictions sincères.

Dans une conclusion remarquable, M. Humbert se demande si tant de luttes se justifient, si le patois mérite qu'on le défende avec autant d'énergie. Non seulement le patois ne nuit pas au français, mais, comme tous les patois en général, il lui est nécessaire pour se renouveler, se rajeunir, ne pas rester une langue morte et figée par les grammaires et les dictionnaires. « La langue littéraire ressemble à un canal aux eaux endormies dans leur lit d'écluses, le patois à un torrent dont les eaux suivent tous les accidents du terrain tantôt rapide, tantôt plat. » (L. Gauchat, cité par Humbert, p. 435.)

« Je dois à mes villages lorrains le meilleur de moi-même », écrivait Maurice Barrès. Cette parole s'applique exactement à Bornet qui a tiré de sa terre natale le meilleur de lui-même. Homme franc, honnête, travailleur, attaché à son sol et à ses traditions, il est pour nous un bel exemple à méditer et surtout à imiter. Toute sa vie, il demeura chevillé à sa terre par des attaches profondes que ni l'éloignement ni les années ne purent briser. Pour traduire ses sentiments profonds, c'est à la langue de son village, de ses ancêtres qu'il a fait appel avec le plus de bonheur. Elle l'en a récompensé. Louis Gauchat, un des auteurs du fameux Glossaire des patois de la Suisse romande, citait Bornet comme étant le meilleur poète de la Gruyère.

Cette thèse présente-t-elle un intérêt spécial pour nous, instituteurs ? Nous nous targuons de posséder quelques éléments de littérature générale. Nous avons lu Ronsard, Racine et d'autres poètes, plus modernes, mais nous ignorons en général superbement les poètes de chez nous. Qui d'entre nous a lu les *Tzévreis* en entier ? On en connaît un fragment, la *Tzanson dou Victorieu*, ce charmant *Galé Gringot* de M. le chanoine Bovet, que nous chantons tous. C'est tout ce qu'on connaît de Bornet et encore n'est-il pas très sûr que chacun sache à qui attribuer ces vers ! Sciobéret, Eggis, qu'avons-nous lu d'eux ? Leur bagage littéraire est assurément petit. « Littérature romande ? connais pas », disait froidement Jules Lemaître. Ce jugement péremptoire ne nous arrête pas, écoutons plutôt Charly Clerc : « Une petite somme, j'y consens ; un mince revenu, peut-être. Mais ce n'est pas en ce temps, dans quelque domaine que ce soit, qu'il faut mépriser le rendement du sol. » (Cité par l'auteur, p. 5.)

Garder nos valeurs, prendre conscience de nous-mêmes, rester ce que nous sommes, voilà, me semble-t-il, une des utiles leçons qu'on peut dégager de l'ouvrage. N'est-ce pas là ce que nous devons enseigner à nos élèves, si portés à priser ce qui vient d'ailleurs, à

mépriser ce qu'ils ont chez eux, chez nous, dans notre canton. Apprenons-leur le *Galé Gringot*, il remplacera utilement les niaiseries qu'on entend dans tous nos villages et jusque dans la bouche de nos petits. N'en retiendrions-nous que cela que M. Humbert aurait déjà fait œuvre utile. Il faut lui en savoir gré, le remercier et remercier aussi M. Gonzague de Reynold qui n'a pas dédaigné de proposer à un de ses élèves, comme sujet de thèse, un humble poète de chez nous et « l'idiome incorrect d'une petite peuplade cachée au fond des Alpes » selon le mot méprisant d'Hubert Charles. En vérité, cette thèse sur Bornet et le patois a sa place marquée dans toutes les bibliothèques scolaires. Cet ouvrage si riche, si bien documenté, est une source inépuisable de renseignements que nous consulterons toujours avec le plus grand profit.

Je ne puis mieux faire, pour terminer, que de citer un passage de la préface due à M. Gonzague de Reynold. « Le mérite de M. Humbert est d'avoir dépassé Bornet pour écrire, enfin, sur la Gruyère, son patois et sa littérature patoise, l'ouvrage qui manquait. Nous l'avons maintenant. M. Humbert ne l'a point seulement traité, ce sujet : on peut dire qu'il l'a épuisé. Ses deux volumes sont une mine de renseignements. Ils faciliteront ainsi toutes les recherches ultérieures, car on ne pourra désormais rien entreprendre sans passer par eux. Sous ce rapport, M. Humbert a fait quelque chose de définitif. Il a élevé un monument, avec le buste de Bornet sous le porche, à la Gruyère et à sa langue. J'espère que ses compatriotes sauront le reconnaître. »

A. Brodard.

Le Dieu des Pères

Au sortir de l'Egypte, dans le désert de Sinaï, Israël fit alliance avec « son » Dieu, Yahweh, qu'il rattachait au souvenir des Pères.

Ce Dieu serait leur protecteur juste et puissant, mais Il porte des traits distinctifs qui le mettent à part des divinités de l'Orient contemporain :

C'est le Dieu « jaloux », qui n'admet pas d'autre Dieu que Lui, qu'aucune image ne peut reproduire.

Telle est la plate-forme étroite, mais solide, sur laquelle on peut édifier une théologie monothéiste.

N. B. — Nous sommes au désert, en Orient, au deuxième millénaire, et non à Athènes, au IVe s. à l'Académie. Rappel de l'imagination historique. Dans le cas de Moïse, il n'y a pas de métaphysique ni d'abstraction, sinon par équivalence, sous les images, mais il sera désormais possible de parler de Dieu sans indignité.

En outre, cette notion de Dieu est une religion, vivante, populaire, intégrée aux destinées d'Israël.

Les monopoles divins : de dévotion, politiques. Ce sont des partages ou des substitutions, qui respectent les situations acquises : « Le panthéon ne se vide pas, il se banalise. » La théologie ou spéculation sur la mythologie et le polythéisme aboutit au panthéisme.